



**HAL**  
open science

## Le voyage en Égypte de Jean-Jacques Ampère

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Le voyage en Égypte de Jean-Jacques Ampère. Ruines et lieux funèbres, éditions de l'université de Bucarest (Roumanie), pp.117-136, 2009, Heterotopos. hal-00910099

**HAL Id: hal-00910099**

**<https://hal.science/hal-00910099>**

Submitted on 3 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Le voyage en Égypte de Jean-Jacques Ampère<sup>1</sup>

Historien et philologue, auteur de plusieurs ouvrages de mythologie comparée et de récits de voyage (en Italie, en Orient, en Amérique...), Jean-Jacques Ampère, né à Lyon en 1800, mort à Paris en 1864, fait partie des demi-oubliés de l'histoire littéraire<sup>2</sup>. Si la gloire de son père, le célèbre physicien, a sans doute éclipsé la sienne, il n'en reste pas moins que Jean-Jacques Ampère a fait une belle carrière académique : succédant à Fauriel, en 1830, à la Sorbonne, où il occupe la chaire d'histoire des littératures étrangères, il accède dès 1833 au Collège de France. La même année, il publie *Littérature et voyages : Allemagne et Scandinavie*, qui fait de lui, avec Xavier Marmier (autre grand voyageur et comparatiste), l'initiateur du « tableau culturel » au XIX<sup>e</sup> siècle. En 1842, Ampère est élu à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, et, en 1847, il est reçu à l'Académie française. Ces années-là sont assombries par la mort d'amis proches (Ballanche, Chateaubriand, M<sup>me</sup> Récamier...), ce qui ne l'empêche pas de continuer à publier, notamment sur l'histoire romaine.

« J'ai le goût pour les sciences et les lettres à peu près également, ce qui est rare », écrit-il à son père, à l'âge de 16 ans<sup>3</sup>. Il veut dire par là que, malgré la grande admiration qu'il professe pour son père, ce sont les lettres<sup>4</sup>, c'est-à-dire la littérature et l'histoire, pour lesquelles il se sent une vocation. De fait, c'est bien dans cette voie qu'il s'engage d'abord. Lors d'un voyage en Allemagne, il rencontre Goethe, en 1826. Mais Ampère n'est pas germaniste. Il apprend également les langues scandinaves, ce qui lui permet de traduire des poésies et des chroniques dont la diffusion s'inscrit dans le cadre de la redécouverte romantique des langues et littératures nationales. Voisin de pallier de l'orientaliste Jules Mohl, Ampère se lance également dans l'apprentissage du chinois,

<sup>1</sup> Ce texte a d'abord fait l'objet d'une présentation à l'Université de Paris IV-Sorbonne (20 novembre 2007), dans le cadre d'un séminaire du Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages, à l'invitation de François Moureau et de Sophie Basch.

<sup>2</sup> Sur J.-J. Ampère, on consultera toutefois Daniel Lançon, *L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, *passim* ; Friedrich Wolfzettel, *Ce Désir de vagabondage cosmopolite. Wege und Entwicklung des französischen Reiseberichts im 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1986, p. 154 et suiv. ; Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte* (1932), 2<sup>e</sup> éd., Le Caire, IFAO, 1956, t. II, chap. II. Des extraits du *Voyage en Égypte en Nubie* (1868) d'Ampère ont été reproduits dans Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004.

<sup>3</sup> André-Marie Ampère et Jean-Jacques Ampère, *Correspondance et souvenirs, de 1805 à 1864*, recueillis par Mme H.C. [Chevreux], 2 vol., Paris, Hetzel, 1875, t. I, p. 132.

<sup>4</sup> « Tu parles de mathématiques, de chimie, de dessin pour l'année prochaine. Tu oublies les lettres ; crois-tu donc que je veuille les perdre de vue un seul instant », écrit Jean-Jacques Ampère à son père en 1816 (*ibid.*, p. 133).

du sanscrit, de l'arabe, et même des hiéroglyphes, dont Champollion venait de trouver la clé, en 1822, grâce à la fameuse pierre de Rosette ramenée par les savants de Bonaparte.

L'Égypte, justement, fait partie des étapes obligées du voyage en Orient, tel que l'accomplissent, à la même époque, des écrivains comme Nerval, Flaubert et Du Camp. Mais elle fait aussi l'objet d'un intérêt spécifique, depuis le *Voyage* (1802) de Denon qui, en suivant l'armée française jusqu'à Assouan, avait donné le modèle de ce qui deviendra l'itinéraire classique du voyage en Égypte au XIX<sup>e</sup> siècle : visite d'Alexandrie et du Caire, puis remontée du Nil jusqu'à la seconde cataracte, – mais Ampère, lui, ira plus loin qu'Abou-Simbel, en s'engageant dans le territoire de l'actuel Soudan. Il part donc en 1843 pour visiter les antiquités égyptiennes de Rome et de Naples, accompagné du dessinateur Paul Durand, et avec une mission de Villemain, ministre de l'Instruction Publique. Il reste trois mois en Égypte, entre décembre 1844 et février 1845, relevant avec application, malgré la dysenterie dont il est atteint, une foule d'inscriptions hiéroglyphiques, parcourant la Vallée des Rois avec le célèbre égyptologue allemand Lepsius, s'appliquant à démontrer la validité de la découverte de Champollion (qui suscitait encore le scepticisme dans les milieux savants, notamment à l'Institut), mais sachant aussi admirer les paysages des bords du Nil, qu'il lui arrive de chanter sous forme poétique, renouant ainsi avec sa fibre littéraire.

Ampère publie son *Voyage en Égypte et en Nubie* dans la *Revue des Deux Mondes*, en plusieurs livraisons, entre 1846 et 1849. Nerval fait de même pour son *Voyage en Orient*, à la même époque. C'est une pratique très courante, au XIX<sup>e</sup> siècle, qui permet d'atteindre un large public, – avant de réunir les différents épisodes du récit pour que celui-ci soit publié en librairie. Dans le cas d'Ampère, le *Voyage en Égypte et en Nubie* ne paraîtra en un volume que de manière posthume, en 1868<sup>5</sup>. On n'observe quasiment aucune variante entre la version publiée en revue et celle publiée en librairie, si ce n'est, dans ce dernier cas, l'adjonction d'une conférence d'Ampère sur les castes et les professions dans l'ancienne Égypte, ainsi qu'une lettre d'Ampère adressée au ministre de l'Instruction Publique, sorte de rapport de mission où il passe en revue un certain nombre d'inscriptions, d'objets et de monuments pharaoniques examinés en Italie et en Égypte.

## I. Le passé est dans le présent

---

<sup>5</sup> Il sera réédité en 1881, puis, tout récemment (2006), sous forme extrêmement partielle, aux éditions Magellan et Cie, lesquelles n'ont reproduit que le chapitre du *Voyage en Égypte et en Nubie* consacré à Alexandrie.

La remontée du Nil, dans le *Voyage en Égypte et en Nubie*, se présente d'emblée comme un double voyage au pays des morts et des vivants. Naviguant sur une cange, une embarcation à voiles, avec des chambres, et qui peut être halée lorsqu'il faut franchir un obstacle comme les cataractes, le voyageur érudit qu'est Ampère ne peut pas ne pas penser à la barque des morts, celle qui emportait le défunt vers sa dernière demeure, selon la mythologie égyptienne. Il accomplit donc non seulement un parcours sur les traces de Champollion, qui avait lui-même fait le voyage de la Haute-Égypte en 1828-1829, avec l'égyptologue italien Rosellini, mais encore une sorte de remontée imaginaire dans le temps. Ampère n'est nullement insensible à la vie quotidienne des *fellahs*, les paysans égyptiens, dont il souligne, comme d'autres voyageurs contemporains, la misère et l'exploitation dont ils sont victimes. Mais il ne peut s'empêcher de les décrire avec le vocabulaire de l'Égypte ancienne :

Après des huttes de terre et en roseaux sont les tombes des habitants, pauvres tombes de boue séchée qui m'ont semblé imiter par leur forme les caisses de bois et les sarcophages des momies<sup>6</sup>.

Le lexique pharaonique revient un peu plus loin, mais pour désigner cette fois-ci les habitations paysannes elles-mêmes :

Sans cesse le fellah est exposé au bâton des agents d'un pouvoir qui semble avoir pris pour devise ce proverbe russe : Un homme battu vaut mieux que deux qui ne l'ont pas été. Les huttes en terre sont basses et étroites ; ce sont des *tombeaux de fange* ; aussi la condition du fellah est méprisée non seulement par le Bédouin, libre citoyen du désert, mais par l'artisan des villes<sup>7</sup>.

Le passé pharaonique laisse donc son empreinte sur l'Égypte du vice-roi Méhémet-Ali, – mais, dans un premier temps, sous une forme dégradée. À la gloire des anciens pharaons correspond l'« abaissement moral<sup>8</sup> » d'un peuple moderne dont l'immense majorité (la paysannerie) est corvéable à merci, si elle n'est pas destinée à grossir les rangs de l'armée du pacha. Les hypogées de l'Égypte antique servaient à prolonger imaginairement la vie après la mort. Les « tombeaux de fange » des fellahs inscrivent, quant à eux, la mort au cœur même de la vie quotidienne. La comparaison archéologique du passé et du présent, au détriment du second, sert ainsi à soutenir une critique idéologique que le narrateur avait formulée explicitement au chapitre précédent,

---

<sup>6</sup> Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Lévy, 1868, p. 289-290.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 313 ; je souligne.

<sup>8</sup> *Ibid.*

lorsqu'il livrait un bilan sévère du règne finissant de Méhémet-Ali, lequel était qualifié, significativement, d'« hiéroglyphe [...] le plus curieux à déchiffrer<sup>9</sup> » :

Ce n'est pas le despotisme qu'on peut reprocher à Méhémet-Ali : depuis les Pharaons, l'Égypte n'a jamais connu un autre gouvernement. [...]. Pourquoi, maintenant qu'il a dû renoncer à s'agrandir par les armes, maintenant qu'il n'a plus une marine à créer, pourquoi épuise-t-il toujours les populations avec une avidité désormais sans excuse ? [...] Pourquoi souffre-t-il dans son administration le désordre et la corruption ? Pourquoi consent-il à laisser une grande portion de ce qu'on extorque aux fellahs passer dans les mains de ses fonctionnaires, au lieu d'arriver dans les siennes ? Il faut que le despotisme serve à quelque chose. [...]. Méhémet-Ali abuse de l'oppression ; il appauvrit trop le pays qu'il exploite<sup>10</sup>.

Le présent est donc dans la continuité du passé, mais il s'agit d'une continuité dévaluée, du moins sur le plan politique, le pouvoir du « pharaon » moderne ayant perdu toute légitimité aux yeux du voyageur, malgré la francophilie notoire du vice-roi, décidé à moderniser son pays. En effet, que valent ces réformes si elles conduisent à une forme de barbarie ? Or, c'est exactement ce qui se produit sur le site de Karnak, selon Ampère :

Ces magnifiques pylônes sont dans ce moment à demi démolis ; on fouille pour chercher du salpêtre dans leurs entrailles. Le pacha comprend beaucoup mieux l'utilité de la poudre que le mérite des antiquités<sup>11</sup>.

On est là dans une perversion de l'héritage pharaonique, qui repose sur un réemploi « sacrilège » de la ruine antique, doublement placé sous le signe de la destruction, puisque le « produit » moderne issu de ce saccage est destiné à alimenter les arsenaux du vice-roi. Le voyageur est là, comme souvent au XIX<sup>e</sup> siècle, pour faire voir ce qui est en train de disparaître et pour rappeler la valeur de ce que l'on commence à appeler le patrimoine artistique.

Cependant, tout n'est pas que décadence inéluctable dans la vision de l'histoire qui transparaît à la lecture du *Voyage en Égypte et en Nubie*. Si la culture apparaît comme un bien fragile, la nature, elle, semble encore intouchée. Ainsi le motif des oiseaux, qui revient à plusieurs reprises dans le récit, est-il toujours associé à une rêverie heureuse. Il s'agit d'ailleurs moins d'une rêverie d'envol, comme on pourrait l'imaginer dans une perspective bachelardienne, que de

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 251-253. Sur le vice-roi et la politique expansionniste à laquelle Ampère fait allusion, voir Gilbert Sinoué, *Le Dernier Pharaon*, Paris, Pygmalion / Gérard Watelet, 1997.

<sup>11</sup> Ampère, *Voyage...*, *op. cit.*, p. 372.

l'expression d'un sentiment de plénitude. Car plus le voyageur s'enfonce vers le Sud, plus il a le sentiment de se trouver dans un paysage encore intouché. L'homme, vivant en harmonie avec son environnement naturel, n'est pas encore devenu le prédateur qu'en a fait la civilisation industrielle. Les oiseaux du Nil incarnent, dans ce contexte, l'idée d'une permanence heureuse, le rêve d'une confiance non encore abolie entre l'homme et l'animal :

De petites bergeronnettes viennent se poser sur les cordages, sautillent entre les pieds des matelots, voltigent de la barque de nos amis à la nôtre, et de notre barque à la leur. Tout est impression suave, perspective souriante, heureux présage...<sup>12</sup>

À vrai dire, on est ici, sans doute, moins dans l'observation réaliste que dans un souvenir littéraire<sup>13</sup>. En effet, Chateaubriand avait consacré l'une des plus belles pages de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* à une scène déjà proustienne par le souvenir de l'enfance qu'elle déclenchait, celle de l'arrivée de deux bergeronnettes et d'une hirondelle qui s'étaient posées sur le bateau emmenant les pèlerins à Jaffa. L'hirondelle devenait, dans ce récit, métaphore du voyageur, accomplissant elle aussi « de longs pèlerinages » entre la France et la Syrie<sup>14</sup>. Mais chez Ampère, les oiseaux du Nil ont une autre fonction : ils redoublent, dans le monde animé, les représentations figurant dans les temples pharaoniques, tel cet oiseau qui, perché sur le mât de la cange, se présente comme « un hiéroglyphe vivant<sup>15</sup> ». Du coup, Ampère plaide, sans le dire explicitement, pour défendre la découverte de Champollion. Dans une lettre adressée à son ami Chateaubriand, et dans laquelle ce dernier lui avait demandé de lui parler précisément des oiseaux du Nil (lettre insérée au chapitre VII du *Voyage en Égypte et en Nubie*), Ampère écrit : « Vous parlerai-je, monsieur, de mes chers hiéroglyphes ? Hélas ! vous y croyez médiocrement<sup>16</sup>. » Qu'à cela ne tienne : tout en prétendant décrire la faune avicole d'un point de vue « pittoresque et poétique », notre égyptologue amateur ne manque pas une occasion de rattacher telle espèce d'oiseau à sa signification symbolique dans l'antiquité pharaonique, comme lorsqu'il évoque « l'épervier sacré, le dieu Horus *aux yeux d'or*, qui vient en personne se poser sur sa propre

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 285.

<sup>13</sup> Ce passage figure cependant intégralement dans le manuscrit de ce *Voyage*. Voir le ms. 4444 de la Bibliothèque de l'Institut à Paris (Papiers et correspondance de Jean-Jacques Ampère, chap. 6, Le Nil).

<sup>14</sup> François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Gallimard, « Folio », 2005, p. 275.

<sup>15</sup> Ampère, *Voyage, op. cit.*, p. 297.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 419.

statue<sup>17</sup> ». Très habilement, Ampère met la littérature au service de la science : en faisant se superposer, au sens strict, le signe et son référent, le narrateur du *Voyage en Égypte et en Nubie* renvoie implicitement aux idéogrammes que sont, à l'origine, les hiéroglyphes. Cette forme de substantialisme ne prouve évidemment rien, – si ce n'est l'obsession, chez Ampère, de faire affleurer le passé dans le présent.

## II. Comment décrire le site de Thèbes ?

L'arrivée sur le site de l'ancienne Thèbes, la capitale du Nouvel Empire, provoque chez Ampère, comme chez tous les voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, une intense émotion. C'est la ville « aux cent portes » dont parle l'*Illiade*, c'est-à-dire tout à la fois une référence culturelle partagée et un assemblage de ruines dont l'immensité défie la description. Pour tenter d'orienter son lecteur, Ampère choisit une méthode simple, voire simpliste, mais efficace, puisqu'il associe à chaque monument pharaonique un élément du paysage parisien, de part et d'autre de la Seine :

La position de Karnac, qui renferme les plus majestueux édifices de l'ancienne Égypte, est à peu près celle de l'Étoile, le plus colossal monument de notre époque. De là une avenue de sphinx conduisait aux palais de Louksor, comme, tout révérence gardée, l'avenue des Champs-Élysées conduit à la place Louis XV [l'actuelle Concorde], où Louksor est représenté par l'obélisque qu'il nous a donné. Voilà pour la rive droite ; passons à la rive gauche. Presque en face de Karnac, on trouve le palais de Gournah, dont nous désignerons l'emplacement par celui de l'École Militaire, qui s'élève à peu près en face de l'arc de d'Étoile. [...]. La situation du Ramesséum sera représentée par celle du palais du Luxembourg. Remontant encore à peu près parallèlement au fleuve, mais s'en rapprochant un peu, on parvient aux colosses de Memnon, dont nous indiquerons l'emplacement par celui de l'École de Médecine...<sup>18</sup>

Ce procédé révèle bien sûr l'ambition vulgarisatrice d'Ampère, qui prend son lecteur par la main pour le faire circuler dans un espace qu'il connaît, afin de lui exposer la géographie du site thébain. C'est aussi une manière de réduire l'inconnu à du connu, de « traduire » une réalité étrangère en un savoir partagé, – une démarche caractéristique du récit de voyage comme genre, mais qu'on trouve déjà à l'œuvre chez

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 420 ; souligné par l'auteur. Même les simples moineaux « blancs et noirs », censés faire « contraste à ces grands effets » (*ibid.*), renvoient indirectement aux obsédants hiéroglyphes, dont le narrateur soulignera, à Philae, « la blancheur [...] se détachant sur la pierre noire » (*ibid.*, 458). Voir également p. 460 : « On laisse à gauche un rocher couvert de grands hiéroglyphes qui se détachent en blanc sur la teinte sombre de la pierre. »

<sup>18</sup> Ampère, *Voyage, op. cit.*, p. 357-358.

Hérodote<sup>19</sup>. C'est enfin une façon de donner une dignité nouvelle à ce qui pourrait apparaître comme une civilisation morte, obscure, lointaine. Même un Vivant Denon, qui ne cachait pas son enthousiasme en arrivant à Thèbes, en 1799, ne pouvait s'empêcher d'être choqué par le gigantisme des colonnes du temple de Karnak (« un camée peut être préférable à une statue colossale<sup>20</sup> »). Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'architecture pharaonique choque encore le futur directeur du musée Napoléon, dont le regard est formé par une esthétique classique et par le voyage en Italie qu'il fit avec l'abbé Saint-Non, en 1777. Mais, dans les années 1840, la perception de l'Égypte ancienne est très différente. À l'évidence, pour Ampère, ce n'est pas l'expédition de Bonaparte qui marque une date importante dans la naissance de l'égyptologie<sup>21</sup>, mais bien les travaux de Champollion, régulièrement cité, et dont la *Grammaire* avait servi de point de départ dans l'apprentissage des hiéroglyphes pour l'érudit voyageur. Il n'y a donc pas, en ce qui concerne l'Égypte tout au moins, de hiérarchie des civilisations chez Ampère. Loin de trahir une forme d'ethnocentrisme obtus, les comparaisons qu'il fait avec la France, mais aussi avec l'Italie et la Grèce, révèlent plutôt, chez lui, une conception universalisante des grandes productions architecturales. Thèbes, « c'est Rome en grand ! », s'exclame le narrateur à la fin du chapitre qu'il consacre à ce site<sup>22</sup>. Mais Athènes, où Ampère était allé en 1841, avec Mérimée<sup>23</sup>, n'est pas oubliée non plus, puisque le Ramesseum (le temple de Ramsès II, dans la Vallée des Rois) est quant à lui qualifié de « Parthénon de Thèbes<sup>24</sup> » :

La salle des panégyries ou assemblées solennelles n'est pas supportée par cent trent-quatre colonnes comme à Karnac, mais elle en offre encore trente, qui, comme dit Champollion, charmeraient, par leur élégante majesté, les yeux même les plus prévenus contre tout ce qui n'est pas architecture grecque et romaine<sup>25</sup>.

Le site de Karnak, sur la rive droite du Nil, est ce qui impressionne le plus vivement Ampère, comme nombre de ses contemporains, d'ailleurs.

---

<sup>19</sup> Voir l'ouvrage classique de François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980.

<sup>20</sup> Dominique Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, éd. établie sous la dir. de Martine Reid, Paris, Gallimard, 1998, p. 258.

<sup>21</sup> « Ce sont ces magnifiques débris que nos soldats, qui étaient des héros, mais point des antiquaires, ont salué de leurs applaudissements », écrit Ampère à Karnak (*Voyage, op. cit.*, p. 380).

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 417. En 1832, à l'occasion de son voyage au Maroc, Delacroix écrivait, produisant un effet de décentrement beaucoup plus radical : « Rome n'est plus dans Rome ».

<sup>23</sup> Le récit de ce voyage, « Une course dans l'Asie Mineure », a été publié par Ampère dans *La Grèce, Rome et Dante* (1848).

<sup>24</sup> Ampère, *Voyage, op. cit.*, p. 394.

<sup>25</sup> *Ibid.*

Il y a bien sûr le gigantisme du temple d'Amon, dont le premier pylône mesure 113 mètres de haut et 15 mètres d'épaisseur ! Mais c'est aussi l'étendue et la diversité des trois grands ensembles de ce site pharaonique qui mettent dans des états quasiment extatiques certains voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. S'appuyant sur les *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie* de Champollion, publiées en 1833 par le frère de celui-ci, mais aussi sur les ouvrages de l'égyptologue anglais Wilkinson sur Thèbes<sup>27</sup>, Ampère déclare que le spectacle des ruines de Karnak « surpasse tout ce [qu'il a] vu sur la terre<sup>28</sup> ». Voici comment il décrit le grand temple d'Amon :

Quand on a traversé un petit bois de palmiers, on rencontre un vaste pylône, large comme la moitié de la façade des Invalides et haut comme la colonne de la place Vendôme. Il n'a pas été achevé. Par ce pylône, on entre dans un vaste péristyle au milieu duquel s'élevaient douze colonnes. Toutes, une seule exceptée, ont été couchées par un tremblement de terre. Les tambours gisent accolés les uns aux autres, comme une pile de dames renversées. En face est un second pylône placé en avant de la grande et merveilleuse salle à colonnes qu'on appelle la salle hypostyle de Karnac. Ici, on commence à éprouver le sentiment du gigantesque. Le tremblement de terre a fait crouler un des massifs du second pylône, qui présente maintenant l'aspect d'un éboulement de montagne. En présence de ces débris, on ne pense à aucun monument humain ; on pense aux grandes catastrophes de la nature. Il y a, dans les Pyrénées, sur la route de Gavarnie, un lieu nommé avec raison le *Chaos*, où l'on voit des masses de rochers, grandes comme des maisons, entassées dans un désordre sublime. Le Chaos de Gavarnie est parmi les chutes de montagnes ce que le pylône de Karnac est parmi les ruines<sup>29</sup>.

Deux types de comparaisons apparaissent dans ce passage. D'abord celles qui renvoient à la topographie de Paris, comme Ampère l'avait fait en commençant ce chapitre sur Thèbes. Il s'agit, dans un premier temps, de *faire voir* une réalité *in absentia* en faisant appel à l'univers de référence des lecteurs français. Mais, dans un second temps, le narrateur cherche aussi à *faire sentir* ses impressions, comme le font les voyageurs romantiques contemporains. Dès lors, c'est l'image de la montagne qui s'impose, car c'est à travers l'ascension des sommets des Alpes et des Pyrénées que, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on fait

<sup>26</sup> « Un lieu qui semble vous laisser non seulement sans mots, mais aussi sans idée », écrit la romancière anglaise Amelia Edwards en 1877. Un extrait de son récit de voyage, *A Thousand Miles up the Nile*, est traduit par Kaja Antonowicz dans S. Moussa, *Le Voyage en Égypte*, *op. cit.*, p. 350 et suiv.

<sup>27</sup> John Gardner Wilkinson, *Topography of Thebes...* (1835) et *Modern Egypt and Thebes* (1843).

<sup>28</sup> Ampère, *Voyage*, *op. cit.*, p. 362.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 360-361.

l'expérience du *sublime*<sup>30</sup>. Espace démesuré, devant lequel l'homme, pris de *stupeur*, prend conscience de sa petitesse et de sa finitude, mais aussi espace qui renvoie à une temporalité primitive, celle de l'émergence des terres hors des eaux, voire celle du Déluge, dont le « chaos » alpestre porterait encore la trace, – c'est cet arrière-plan, à la fois géologique et théologique, qui est donné à lire dans la représentation des ruines de Karnak comme manifestation d'un cataclysme naturel. Enfin, on y décèle aussi le sentiment du voyageur de se trouver devant un spectacle qui excède le dire, et dont seule la comparaison avec une « surnature » déjà codifiée permet de donner une idée du choc émotionnel qui en résulte.

### III. Émergence du sujet lyrique

La nature scientifique du voyage d'Ampère et les objectifs sociologiques que ce dernier se donne également (recomposer « l'organisation de la famille et de la société chez les anciens Égyptiens » à travers la visite systématique des temples pharaoniques<sup>31</sup>) n'empêchent nullement, chez lui, l'expression d'une subjectivité, et même d'un lyrisme qui met le moi-voyageur au centre de son propre récit. Jean-Marie Carré, dans son ouvrage pionnier sur les voyageurs en Égypte, citait les vers suivants d'Ampère, qui renvoient aux préceptes que ce dernier se dictait à lui-même lorsqu'il avait 25 ans :

Laisse là le passé – le néant le dévore –  
Et tourne-toi vers l'avenir,  
Vers le temps qui n'est pas encore,  
Le temps qui doit t'appartenir<sup>32</sup>.

Il suffit d'inverser l'ordre des temps pour rétablir les choix professionnels

---

<sup>30</sup> Sur le rôle des voyageurs dans les Alpes, dont le plus célèbre est H.-B. de Saussure, dans la diffusion des théories du sublime (Burke et Kant), voir Claude Reichler et Roland Ruffieux (dir.), *Le Voyage en Suisse*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1998, p. 312 et suiv. Sur le rôle de l'analogie dans les Voyages dans les Alpes, voir les travaux d'Alain Guyot, par exemple « La ville dans la montagne, la montagne dans une ville : analogies architecturales et urbaines dans la représentation des Alpes chez les écrivains voyageurs aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles » (*Revue de géographie alpine*, 1999, n 1, p. 51-60). De son côté, Ampère compare le paysage de la Nubie à celui des Alpes, dans une perspective cette fois-ci nettement picturale : « Des montagnes noires percent des plaines de sable. Une poussière d'un jaune doré est disposée autour de ces rochers, comme les champs de neige autour des cimes aiguës des Alpes ; mais ici les champs de neige sont des champs de feu » (*Voyage, op. cit.*, p. 471).

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 454.

<sup>32</sup> Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte, op. cit.*, t. II, p. 51. Ces vers sont extraits d'un recueil d'Ampère intitulé *Heures de poésie* (1850), « Ma vingt-cinquième année », dans la nouvelle édition parue chez Didier en 1863.

réellement effectués par Ampère (donc : « Laisse là l'avenir [...] / Et tourne-toi vers le passé... »). Mais quelque chose est resté de ce rêve de jeunesse : le goût d'une expression parfois lyrique, qui se manifeste notamment, dans le *Voyage en Égypte et en Nubie*, à travers un certain nombre de poèmes qui scandent le récit en prose et qui traduisent des moments d'intensité particulière<sup>33</sup>. Ainsi la fin du chapitre qui précède l'arrivée à Thèbes est-elle occupée par un long poème intitulé « Le Nil », – un poème qui suscite une certaine culpabilité chez Ampère (« je me croyais si couvert sous mes hiéroglyphes : vain espoir ! j'ai succombé ; ...j'en demande pardon au lecteur<sup>34</sup> »), ce qui ne l'empêche pas de passer à l'acte en 32 strophes, dont voici la première, qui est reprise en fin de poème :

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,  
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,  
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,  
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit<sup>35</sup>.

À l'évidence, le poète impénitent est nourri de Rousseau, dont on entend encore les échos de la célèbre 5<sup>ème</sup> *Réverie* dans un passage en prose, juste avant que la cange passe au large de Manfalout : « On goûte une douceur infinie à se laisser vivre, à être porté sur les flots, poussé par la brise. Le sentiment qu'on éprouve n'a pas de forme et pas de nom ; il se concentre dans le cri d'un oiseau, dans l'apparition d'une étoile... »<sup>36</sup> Le voyageur fait ici l'expérience de la plénitude, – bonheur de l'être en harmonie avec soi-même et avec le cosmos, dans une indétermination spatiale et temporelle favorisée par la nuit. Le Nil, ici, pourrait aussi bien être le lac de Bièvre, ou un méandre de la Seine. Mais la rêverie d'Ampère, qui est parfois une méditation à la Volney, peut aussi se produire au spectacle des ruines pharaoniques. Ainsi lorsque le narrateur, s'adressant à son lecteur, lui fait parcourir imaginairement le site de Karnak pour lui transmettre le sentiment de mélancolie qu'on peut ressentir face aux ruines d'une civilisation disparue (décadence inévitable des empires, sur laquelle avaient réfléchi des penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle comme Montesquieu et Gibbon) :

Errez maintenant parmi ce labyrinthe d'édifices et de débris à l'heure où les rayons obliques d'un soleil de feu baignent tout ce que vous voyez d'une lumière étincelante, ou quand la lune presque pleine comme

<sup>33</sup> Sur cette question, voir *Poésie et voyage*, études réunies et présentées par Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa, La Napoule, éditions La Mancha, 2002.

<sup>34</sup> Ampère, *Voyage*, *op. cit.*, p. 350.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 330.

aujourd'hui tapisse de ses clartés les ruines immenses, quand les pylônes dressent dans la nuit leurs masses blanches ou noires, et vous aurez une impression de majesté et de grandeur, comme je ne pense pas qu'on puisse en éprouver une semblable sur la terre<sup>37</sup>.

Cette méditation sur le temps cyclique a pour corollaire implicite l'idée selon laquelle le présent historique, par exemple celui du Paris monumental auquel Ampère aime à faire allusion, est lui-même le germe d'un avenir en ruines : cela rend humble, d'autant que le gigantisme de l'architecture pharaonique fait paraître les visiteurs modernes comme des nains<sup>38</sup>.

Mais le spectacle des ruines s'inscrit aussi, bien sûr, dans une visée archéologique. On remarque ainsi qu'Ampère donne une image en noir et blanc de Karnak, dont le site est vu de nuit, tantôt dans l'ombre, tantôt éclairé par la lune. Tout se passe comme si sa description était le substitut esthétisé des photographies que le voyageur aurait pu faire, – il avait emporté un daguerréotype<sup>39</sup>, mais, pas plus que Nerval une année avant lui, il n'avait pu se servir de cette technique toute récente, nécessitant un appareillage encombrant, de longs temps de pause et des produits difficiles à conserver. En revanche, la technique de l'estampage fut abondamment pratiquée par Ampère. Il en expose le pincipe, au début de son *Voyage* :

Avec une feuille de papier, un verre d'eau, une brosse, on prend en quelques minutes l'empreinte d'une inscription ou d'un bas-relief ; c'est une sorte de typographie portative qui permet de multiplier à volonté les copies d'un original qu'on ne peut déplacer. Nulle transcription, nul dessin ne vaut cette reproduction mécanique. L'œil et la main peuvent se lasser ou se tromper ; mais l'estampage n'est sujet ni aux distractions ni aux erreurs<sup>40</sup>.

Anticipant le rêve de reproduction mimétique que générera la photographie quelques années plus tard (Maxime Du Camp, en 1850, ramènera des dizaines de calotypes de son voyage en Égypte avec Flaubert), Ampère, qui se qualifie lui-même de « voyageur archéologue<sup>41</sup> », veut faire œuvre scientifique. Et, tout en faisant l'éloge

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>38</sup> Le temple d'Edfou, dont seuls les chapiteaux émergent de l'ensablement, est comparé à « un géant enfoui jusqu'à la ceinture et dominant encore de son buste énorme les chétives statures des hommes » (*ibid.*, p. 436).

<sup>39</sup> « Le daguerréotype se présente avec des prétentions merveilleuses à la promptitude ; en fait, il est rarement d'un usage commode. Nous emportons cependant un de ces instruments ; mais on me dit qu'il ne sera pas si utile qu'il semblerait devoir l'être » (*ibid.*, p. 3).

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>41</sup> *Ibid.*

de son compagnon de voyage, l'« excellent dessinateur<sup>42</sup> » Paul Durand, on sent bien que le narrateur du *Voyage en Égypte et en Nubie* cherche à occuper tout le terrain, – celui de la vulgarisation, par l'écriture, d'un savoir égyptologique en évolution, comme celui de la représentation iconographique des hiéroglyphes, destinée surtout à un public savant et spécialisé. Cependant, il ne faut pas s'y tromper : l'ambition scientifique n'exclut ni les effets esthétiques, ni les moments de lyrisme auquel le voyageur s'abandonne alors même qu'il est en train de recopier des inscriptions. Ainsi à Silsilis, entre Edfou et Kom Ombo :

Je suis venu copier les inscriptions gravées sur les rochers. Le soleil n'est pas encore levé. À cette heure, il y a une suavité, une légèreté dont rien ne peut donner idée ; il est délicieux de jouir de cette sérénité matinale en copiant des hiéroglyphes. [...] Aucun bruit ne se fait entendre ; je suis là seul au bord du Nil comme dans mon cabinet<sup>43</sup>.

Double jouissance, qui est à la fois celle d'être dans une nature encore intouchée et celle de l'égyptologue amateur dont l'acte premier consiste à copier des caractères dont la lecture, désormais possible, transforme le pays des Pharaons en un « livre ouvert<sup>44</sup> ». Cette jouissance du copiste a bien sûr une dimension naïve (Flaubert en fera la parodie dans *Bouvard et Pécuchet*), mais elle a aussi quelque chose de profond et d'émouvant dans l'attitude d'humilité première qu'elle révèle, et qui est celle du vrai savant acceptant, dans un premier temps, de s'immerger totalement dans son domaine de recherche, que ce soit à Paris ou en Égypte, – en ce sens, Ampère, comme Champollion, est tout à la fois savant de cabinet et homme de terrain, les deux activités se nourrissant mutuellement, dans un va-et-vient fécond entre la bibliothèque et le monde. Aussi, lorsque le narrateur du *Voyage* se donne à voir en position élevée, assis sur le mur qui enceint le temple d'Edfou, contemplant « d'un regard rêveur la plaine » où il aperçoit les huttes de fellahs qui lui apparaissent « comme des taupinières<sup>45</sup> », il ne faut nullement y voir le signe d'un « œil impérial », c'est-à-dire « impérialiste », pour pasticher le titre d'un ouvrage célèbre de Mary Louise Pratt (*Imperial Eyes*, 1992), mais plutôt le désir (ou le fantasme) que seul le voyage peut satisfaire, de faire émerger un sujet lyrique qui puisse en même temps se fondre dans le paysage nilotique, – avant de reprendre sa route, sur le fleuve, « aux clartés de la lune<sup>46</sup> ».

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, n. 1.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 442.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 436.

<sup>46</sup> *Ibid.*

« Un voyage en Égypte », écrit Ampère avec humour, « c'est une partie d'ânes et une promenade en bateau entremêlées de ruines<sup>47</sup> ». Certes, Thèbes n'est pas encore, comme elle le sera un demi-siècle plus tard, envahie par des touristes ignorants et parfois destructeurs, moqués par Gaston Maspero dans *Ruines et paysages d'Égypte*<sup>48</sup>. Pourtant, l'*égyptomanie* (J.-M. Humbert) va croissant avec le XIX<sup>e</sup> siècle, et il est certain qu'à partir des années 1840, d'abord en Angleterre, puis en France, une nouvelle forme de voyage se développe, – celle qui deviendra au XX<sup>e</sup> siècle le tourisme de masse, avec des déplacements en groupe rendant de plus en plus difficile la visite des grands sites pharaoniques comme une expérience personnelle. Ampère se trouve donc à une époque charnière. Conscient des facilités relatives du voyage en Égypte à un moment où, sous le règne finissant de Méhémet-ali, les routes sont devenues beaucoup plus sûres (la chevauchée épique d'un Denon, en 1799, est devenue cinquante ans plus tard une « promenade » en bateau et à dos d'âne), le voyageur archéologue n'en est pas moins attaché à un rapport intime avec les ruines qu'il contemple et il tient, son récit en témoigne, à associer à cette expérience scientifique une jouissance esthétique, voire existentielle. Ampère n'a d'ailleurs pas qu'un rapport visuel, fût-il intense, à l'architecture pharaonique. On a vu qu'il copie de nombreuses inscriptions, entretenant ainsi, à travers la technique de l'estampage, un contact tactile, presque charnel, avec la matière des temples ou avec les pierres sur lesquelles figurent des hiéroglyphes. Il y a donc chez Ampère une véritable *pratique de la ruine*, rendue possible par le développement de l'égyptologie depuis les travaux de Champollion. Sans doute les voyageurs antérieurs parcourant la vallée du Nil, tels le père Sicard ou Norden, connaissaient-ils déjà certains temples pharaoniques, – encore qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la Haute-Égypte fût peu visitée. Mais ce qui change avec le déchiffrement des hiéroglyphes, c'est que l'Égypte ancienne, qui affleure partout, est désormais *lisible*. Même si beaucoup d'édifices sont encore ensablés au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les premières fouilles commencent à être effectuées dans la Vallée des Rois dans les années 1820. Et, lorsque l'historien Michaud se trouve en Égypte, en 1831, il peut reproduire fièrement dans sa *Correspondance d'Orient* une « citation en caractères hiéroglyphiques<sup>49</sup> ». Si Ampère, de son côté, ne peut se permettre la même démarche dans son *Voyage en Égypte et en Nubie*, publié initialement dans une revue destinée à un large public, il n'en recopie pas moins de très nombreuses inscriptions hiéroglyphiques,

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 388.

<sup>48</sup> Ouvrage réédité par Sophie Basch, Paris, Payot et Rivages, 2000, chap. X et XI.

<sup>49</sup> Joseph Michaud et Joseph Poujoulat, *Correspondance d'Orient* (1833-1835), rééd. Bruxelles, Gregoir, Wouters et Cie, 1841, t. VI, p. 30, lettre 126.

et même des dessins polychromes, comme en témoignent ses carnets consultables à la Bibliothèque de l'Institut. Cet acte de *copier* dépasse à l'évidence, chez lui, la simple mission scientifique. Ou, si l'on préfère, cette dernière comporte une dimension « primitiviste », qui fait de l'archéologue une sorte d'*initié* remontant le temps tout en se déplaçant dans l'espace.

« C'est grâce à la lecture des hiéroglyphes », écrit Ampère, « que la pensée peut faire ces voyages de siècles en allant d'une ruine à celle qui la touche immédiatement, comme en géologie on parcourt des milliers d'années en passant d'une roche à la roche superposée<sup>50</sup> ». C'est donc un double mouvement qu'accomplit la « conscience archéologique », au sens où l'on parlerait d'une conscience poétique : tentative d'*appréhender* rationnellement une civilisation disparue dont l'écriture est désormais compréhensible, mais aussi désir de *s'abandonner* à une rêverie dépayssante où le sujet oublie pendant un moment son ambition initiale de maîtrise du réel. Le voyage, comme l'herméneutique, implique sans doute une démarche d'adhésion première, une nécessaire empathie avec l'objet considéré. Ampère le dit très bien, lorsqu'il avoue avoir vécu « dans l'intimité domestique » d'un passé qu'on pourrait dire « si présent<sup>51</sup> ». La déambulation dans les ruines de la Vallée du Nil a pour lui quelque chose d'un acte amoureux, à l'instar de Champollion, qui écrivait de Thèbes, le 24 novembre 1828 : « Je suis tout à l'Égypte, – elle est tout pour moi<sup>52</sup>. »

Sarga MOUSSA (Université de Lyon, CNRS, UMR LIRE)

---

<sup>50</sup> Ampère, *Voyage*, *op. cit.*, p. 401.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 432/

<sup>52</sup> Jean-François Champollion, *Lettres et journaux écrits pendant le voyage d'Égypte*, recueillis et annotés par H. Hartleben (1909), rééd. avec une introd. de Richard Lebeau, Paris, Christian Bourgois, 1986, p. 150.